

JACQUELINE  
MOSCONI-MALHERBE

*Légendes*  
de la **CORSE**  
*éternelle*

éditions du  
ROCHER

# Légendes de la Corse éternelle

## Du même auteur

*Guide des fêtes*, éditions RTL/Laffont, 1985.

*Le Testament de Méduse*, Éditions du Rocher, 2001.

*Guide pour une scolarité réussie*, Éditions du Rocher, 2005.

*Princesse Diane, une artiste royale*, Éditions du Rocher, 2007.

Cet ouvrage est le fruit de la nouvelle édition revue et augmentée du *Testament de Méduse* © Éditions du Rocher, 2001

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

église. Signe du Ciel.

Casamaccioli fête sa *Santa* de manière grandiose. Tous les ans, début septembre, elle est glorieusement hissée et portée par quatre hommes, suivie par la procession de la confrérie locale, vêtue de longues chasubles blanches et de la foule qui se déplace en formant la *granitola*, c'est-à-dire qui se déplace en colimaçon (danse rituelle remontant à la préhistoire). Puis la fête devient profane et s'étend sur deux ou trois jours.

Autrefois, cette fête correspondait à la fin de la transhumance et c'était l'occasion de célébrer le retour des bergers au village. On en profitait pour faire un marché aux bestiaux. C'était là, à cette occasion, que se fixait le prix de la viande. De nos jours, c'est un marché aux bestiaux doublé d'une foire artisanale. Mais c'était, surtout dans les bars, l'occasion de donner libre cours aux chants poétiques : les *ghياما' e rispondi*. On tente à nouveau, et avec succès, de raviver cette belle coutume.

Les *ghياما' e rispondi* sont de véritables joutes oratoires basées sur la *macagna* (la taquinerie), chantées, en vers rimés, *a cappella*. J'ai souvent assisté, au cours de fêtes de famille ou de fêtes de village, à ces prouesses. Ils requièrent un sens de la poésie, de la musique et un sens de la repartie qui étonnent et ravissent. Un improvisateur lance le défi à propos de n'importe quel sujet (une jeune fille, un lieu, un détail vestimentaire...), c'est la *ghياما* (l'appel) en un couplet versifié. Un autre relève le défi ; à son tour, il choisit une mélodie et, du tac au tac, il chante sa réplique (le *rispondi*). Les protagonistes continuent leur dialogue jusqu'à ce que l'un d'eux cède et se trouve réduit au silence, faute de repartie.

À Calvi, la statue de la Vierge, dans la cathédrale, est particulièrement chouchoutée. On ne connaît pas bien la

provenance de cette statue, dont on raconte qu'elle aurait été offerte par un riche Calvais qui aurait fait fortune grâce à son commerce avec le Pérou. Chaque année, le jour de l'Annonciation, la Madone est en quelque sorte « relookée ». On lui change ses vêtements. Elle a des couleurs imposées aussi, selon les circonstances : elle porte une robe bleue le mercredi après les Rameaux, mais affiche le grand deuil avec une robe noire le Vendredi saint, et elle rayonne, toute parée de brocart, le lundi de Pâques. Gare à qui serait tenté de regarder sous les jupes de la Vierge ! (Quelle perversion !) Une vieille femme, ne pouvant résister à la curiosité, se vit immédiatement frappée de cécité.

Bien plus clémente, la Sainte Mère voilée de Ciamannace, dans l'église de l'Annonciation, entend ses ouailles lorsque l'une d'entre elles a une faveur à demander. Pour ce faire, il faut soulever pieusement le voile et psalmodier sa requête. Un jour, une paroissienne voit une impressionnante lueur sur le mur de l'église ; lorsqu'elle disparaît, elle laisse place à l'image imprimée de la Vierge, sorte de phénomène photographique surnaturel. Et c'est pour la préserver qu'on l'a recouverte.

La Vierge est voilée toute l'année, mais, le 8 septembre, après la messe, elle est dévoilée : c'est la cérémonie de *a scupritura*.

Nous n'en finirions pas d'évoquer toutes les statues miraculeuses. J'en évoquerai pourtant encore deux. Celle d'un couvent d'Alésani, peinte sur un panneau au XV<sup>e</sup> siècle. C'est une Madone offrant une cerise à l'Enfant Jésus et qui serait dotée de pouvoirs miraculeux. Elle est, elle aussi, portée solennellement en tête de procession le 8 septembre. Et celle d'un tableau de l'église de Novella qui, dit-on, a pleuré de vraies larmes... Le miracle n'a pas été homologué, mais bien des gens

l'ont vu de leurs yeux vu, alors...

Je ne peux m'empêcher, pour clore l'énumération, d'évoquer l'Assomption de style baroque de l'église Sainte-Marie de Bastia. Elle est en argent massif et pèse près d'une tonne. Plus impressionnante que belle, elle est annuellement promenée en grande pompe à travers la ville.

À travers tous ces portraits, il est aisé de constater que la Corse n'entame nullement sa foi en parant les saints et saintes, et particulièrement la plus grande, la Sainte Vierge, de caractères bien humains. Aucun sacrilège en cela ; bien au contraire, ce réalisme démontre combien la religion fait partie intégrante de la vie quotidienne. Et c'est pourquoi, sans doute, aujourd'hui plus que jamais, le *Dio Vi Salvi Regina* est l'hymne corse.

En Corse, religion et violence ont toujours fait bon ménage ; il n'est qu'à voir le nombre de curés qui prirent la tête de mouvements insurrectionnels contre Gênes.

Et, pour illustrer mon propos, une petite anecdote. Il y a de cela un peu plus d'un siècle, un petit village du Fiumorbo, Pozzo di Nazza, était habité par des habitants quelque peu indociles. Un curé fut nommé pour y mettre bon ordre. Pour mettre les choses au clair, il commence sa première messe par des propos pour le moins inhabituels dans un lieu sacré. D'une voix ferme, il se présente : « Je sais que vous êtes d'assez mauvais chrétiens, mais j'ai de quoi vous mettre dans le droit chemin ! » Alors, il place son fusil contre l'autel : « Voici le père », pose son pistolet sur l'autel : « Voici le fils » et, sous les yeux ahuris des fidèles (les femmes dans l'église, la plupart des hommes dehors, c'est l'habitude), d'un ton sans réplique il conclut : « Et si cela ne vous suffit pas, voici le Saint-Esprit » et il dégaine son stylet. C'étaient là des objets de culte pour le moins surprenants mais faits pour parler à une population toujours armée. Ailleurs, les prêtres-ouvriers adoptent bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bateau, elle pria de plus belle pour les « pauvres pécheurs » et n'hésitait pas à exposer à qui voulait l'entendre ce qu'elle pensait de ces dieux de l'Olympe et de leurs adorateurs ignorants.

Le gouverneur apprit par d'autres esclaves, jaloux du rayonnement de la future sainte, la présence de cette chrétienne et somma Eusèbe de lui livrer la jeune fille. Que croyez-vous qu'il fût devant l'autorité ? Eh bien, il refusa, le brave homme, tentant de minimiser la nocivité éventuelle d'une petite servante : impie, elle l'était, mais elle ne pouvait faire aucun prosélytisme, c'était une esclave !... Esclave à laquelle il tenait d'ailleurs et dont il ne voulait pas se priver parce qu'il n'était pas près d'en trouver une aussi docile, travailleuse et... belle.

Félix, alors, invita Eusèbe à partager sa table. Las, le vin était bon et le vil gouverneur parvint à enivrer son hôte, qui s'écroula. On en profita pour kidnapper la belle servante. Comme sainte Dévote, on la somma, *manu militari*, de renoncer à sa foi et de sacrifier aux dieux. Julie, bien sûr, tint tête. Elle clama au contraire avec ostentation qu'elle n'avait cure des menaces, que jamais rien ni personne ne lui ferait renoncer à son unique adoration, le Dieu, l'unique. Elle fut frappée, flagellée jusqu'au sang, traînée par les cheveux. Rendu fou furieux par tant de résistance, Félix ordonna qu'elle fût attachée à un poteau (à une croix !) et ordonna au bourreau de lui trancher les seins, puis de l'étrangler. Miracle ! Du rocher où avaient été jetés les seins, une source miraculeuse jaillit. On dit aussi qu'une colombe, symbole de pureté et de sainteté, s'échappa de sa bouche lorsqu'elle rendit son âme à Dieu.

Des religieux de l'île de Gorgone vinrent ensuite chercher son corps pour le mettre en lieu sûr dans leur monastère.

Les habitants de Nonza vouent un culte permanent à leur sainte. La « fontaine des mamelles » continue de couler.

Autrefois, les femmes en couches invoquaient la sainte et se rendaient en pèlerinage à Nonza, pieds nus.

Avec les récits des martyres de Dévote et Julie, le christianisme se répand sur l'île. Les Corses ont toujours apprécié les personnes qui restent fidèles à elles-mêmes et à leurs engagements, quelles que soient les pressions ; entre l'oppresseur et le résistant, ils choisissent toujours le résistant. Puisque les chrétiens sont de cette catégorie, les Corses épousent leur cause.

À côté des deux grandes saintes évoquées plus haut, il en est une très populaire aussi : *Santa Restituta*. Sa vie est obscure, au point que certains biographes situent son martyre en 225 quand d'autres le voient en 303. On la situe à Bonifacio où elle aurait été martyrisée sur l'ordre de Dioclétien. Filipini évoque un sarcophage de marbre échoué dans le golfe de Calvi, renfermant le corps de Restituta martyrisée dans d'autres contrées.

Les hypothèses sur Restituta foisonnent. Quant à nous, tenons-nous-en à la tradition.

Elle naquit en Corse dans une famille païenne et se convertit au catholicisme lorsqu'elle devint jeune fille. Très vite, elle se montra une ardente chrétienne, au point que sa réputation parvint aux oreilles de Pyrrhus, préfet de Corse. Le *Codex vaticanus* 6458 dit : « Fuyant la persécution déclenchée contre les chrétiens dans les territoires de Libye, la vierge Restitute arriva dans l'île de Corse, avec ses compagnons Dominicus et Veranus... Arrêtée en un lieu nommé Calvi par le gouverneur Pyrrhus, elle fut sommée par lui de renier la foi du Christ et de vénérer ses dieux. »

Pyrrhus s'acharna à la faire renoncer à sa foi. Elle aussi fut battue, lapidée puis jetée dans les flammes après avoir été enduite de poix. La jeune fille ne brûla pas ! Alors, toujours

selon le *Codex vaticanus* : « Pyrrhus ordonna de la faire suspendre et de lui arracher les chairs avec des peignes de fer. » Miracle encore, de ses plaies s'écoula du lait. Fascinés, les soldats se convertirent. Comme elle arriva une nouvelle fois à sortir indemne des flammes, Pyrrhus la soupçonna de magie et la fit jeter en mer. En vain. Elle fit un signe de croix et continua à entonner ses prières. Pour plus de sécurité, elle fut menée en haute mer et basculée par-dessus bord de l'embarcation, mais elle surnagea comme portée par un coussin d'air miraculeux alors que ses tortionnaires chahutés par des rouleaux vengeurs tombèrent un à un à l'eau et se noyèrent corps et biens. À peine mouillée, la jeune fille regagna la rive. Pyrrhus écumait de rage et décida d'en venir aux manières les plus radicales. Il fit mander le bourreau et organisa une décapitation spectaculaire afin d'ôter aux spectateurs toute velléité d'embrasser la nouvelle religion. Il organisa dans une grande mise en scène la mise à mort de la jeune fille et de ses compagnons. « Ses compagnons, rapporte le *Codex vaticanus*, furent décapités au même endroit, par ordre du même gouverneur Pyrrhus. » La légende dit qu'elle prit elle-même sa tête décapitée, l'enveloppa dans un voile pour la déposer quelque quatre kilomètres plus loin, tandis que du haut des cieux une voix proclama : « Toute prière adressée au Seigneur par ton intermédiaire est sûre d'être exaucée. »

L'abbé François J. Costa commente les extraits du *Codex vaticanus* en précisant que prendre sa tête et l'envelopper n'est pas rare dans les actes des martyrs, « figure littéraire indiquant, non pas un fait miraculeux, mais une élection de sépulture ». Il spécifie, toujours dans ses commentaires, que les saints compagnons de Restitute n'ont pas pu être martyrisés avec elle et que, en fait, ils le sont devenus plutôt *post mortem*, en partageant sa sépulture, après transfert de leurs restes.

L'histoire des reliques de la *Santa Restituta* et de ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

courroux à déplacer les gros rochers qui retenaient l'étendue d'eau, origine de la source bienfaisante. Le barrage céda dans un abominable fracas et dévala la montagne entraînant tout sur son passage. Poursuivie par l'ogre, Griselda s'enfuit prestement avec sa suite, ne laissant aux mains du monstre que son voile. Lui-même tomba dans l'éboulement et se tua. On peut admirer aujourd'hui une cascade dont les chutes se succèdent sur un dénivelé de cent cinquante mètres ; son scintillement blanc rappelle le voile de la mariée.

Toutes ces légendes, que certains qualifient de « miettes de l'histoire », traduisent la grandiose beauté des paysages corses, où la sauvage perfection confirme un mystère et engendre la « sombre inquiétude<sup>8</sup> » dont parlait Marie Susini.

Les phénomènes mégalithiques foisonnent en Corse et particulièrement dans le Sud. Bien des archéologues, de Grosjean, F. de Lanfranchi, C. Weiss à J. de Lanfranchi, P. Nebbia et bien d'autres, ont tenté et tentent encore de percer le mystère de ces témoins préhistoriques. Je dois à mon ami P. Ebrard d'avoir découvert, à travers le maquis autour de Porto-Vecchio, des sites préhistoriques encore inexploités (et c'est tant mieux). J'ai plongé dans un passé très lointain, fière de descendre de ces hommes capables d'ingéniosité, d'organisation, de croyances fascinantes et mystérieuses. Je me suis alors sentie encore plus ancrée dans cette terre toujours plus attirante, la Corse.

---

6. C. Giovanni.

7. In revue *Gil Blas*, 1881, nouvelle.

8. *La renfermée, la Corse, op. cit.*



# MÉMORABLES PIERRES

« La pierre serait le symbole de la création du monde et la représentation de la divinité primordiale, mère de toute chose, de toute vie sur terre », écrit Janine de Lanfranchi dans *Mémoires de pierres*<sup>9</sup>.

Le masculin était le ciel et le féminin la terre, aussi les déesses terriennes rencontraient-elles leurs dieux célestes sur un banc de pierres (*i panconi*), pour que leurs dieux célestes ne mettent pas les pieds sur terre, ce qui leur était défendu. Une légende de San Gavinudi Carbini raconte qu'autrefois la terre était peuplée de demi-dieux et le ciel de vrais dieux. Malheureusement, ils ne pouvaient se rencontrer pour s'aimer sous peine de n'avoir plus le pouvoir de regagner le ciel. Alors les astucieuses déesses imaginèrent un banc de pierre comme lieu de rencontre. « L'histoire se passait dans la forêt de Milaonu ; on peut encore voir aujourd'hui, un *bancali*, près de la Sapara Parunaghja, sur lequel s'asseyaient les dieux d'en haut. » En fait, les *bancali* étaient, sans doute, l'endroit où se rassemblaient les gens pour discuter ou rendre la justice.

On accordait du pouvoir aux pierres et elles en procuraient.

Pour obtenir de beaux pâturages, les bergers tournaient les menhirs.

Il y a des pierres qu'on tourne mais aussi, celles autour desquelles on tourne. On prêtait aux fées et aux dames blanches l'habitude de faire des incantations, voire des prophéties, en faisant une ronde autour d'un menhir.

Les menhirs, d'allure phallique, possèdent aussi le pouvoir de manifester leur courroux en déclenchant un terrible orage si on s'aventure à vouloir les déraciner. Entre ciel et terre, ils ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Moracchini-Mazel<sup>21</sup> y a retrouvé un zodiaque en bas-relief et, sur le dallage de la nef, un cercle pavé de petites pierres en serpentine. On abandonne vite l'idée de rapprocher le nom du mouvement de celui de l'Église. Il ne vient pas non plus, comme on l'a parfois supposé, du nom du frère Giovanni Martini venu de Marseille, mais plus certainement de leur attachement à l'évangile de saint Jean.

On peut encore admirer l'église Saint-Jean d'un beau style roman, avec au fronton une croix aux branches creuses, d'origine pisane. À l'intérieur, des bas-reliefs représentant des animaux parmi lesquels on peut reconnaître des signes du zodiaque. À côté, un campanile, édifié par le célèbre architecte maître Maternato, qui est encore haut de trois étages à baies géminées après que la foudre l'a atteint, mais qui, à l'origine, atteignait vingt-cinq mètres. On abandonne vite l'idée de rapprocher le nom du mouvement de celui de l'Église.

Le mouvement prend de l'ampleur, gagne « le Delà et le Deçà des Monts » et commence sérieusement à inspirer de l'inquiétude aux seigneurs et aux nobles de la contrée. Les Giovannali sont excommuniés par l'évêque d'Aléria. Le frère Ristoro proteste en précisant que sa congrégation avait eu l'assentiment total de l'évêque qui « l'avait acceptée, louée et avait donné mission qu'elle se fasse ». Il déclare à l'archevêque de Pise qu'un tiers ordre franciscain ne peut pas être excommunié par un évêque. L'archevêque accède à sa demande et lève l'excommunication. Mais l'évêque d'Aléria ne désarme pas : il traite Ristoro de pestiféré et écrit à l'archevêque : « J'ai été étonné que vous vous moquiez et que vous déclariez nuls les jugements que j'ai prononcés contre Ristoro qui, après l'abjuration, s'est apostasié. » Il l'accuse de s'être approprié les revenus de l'Église puisqu'une des formes de révolte des

Giovannali était de ne pas verser l'impôt à l'évêché, et n'hésite pas à menacer de s'en remettre au pape.

Ristoru disparaît et la révolte est alors prise en main par les deux frères Polo et Arrigho d'Attala, frères bâtards de Guglielminuccio, seigneur de Sartène. La rébellion prend une tournure autant politique et sociale que religieuse. Forcés de fuir Carbini, les Giovannali se retranchent dans le couvent d'Alésani qu'ils ont forcé à la reddition en tuant deux moines, combat lors duquel est tué Polo d'Attala. Une véritable croisade s'engage. Les armées levées par le pape Urbain V traquent les hérétiques, sans merci. Dorothy Carrington précise que ce ne peut être qu'après 1362, ce qui laisse huit ans aux Giovannali pour faire du prosélytisme.

C'est là que se conjugue un autre mouvement, celui de Sambuccio d'Alando, homme du peuple, mouvement politico-social contre les seigneurs, les dépossédant, rasant leurs châteaux. Napoléon affirmera en son temps que Sambuccio et les frères d'Attala étaient liés. On doit plutôt penser qu'étant donné le climat social de l'époque en Europe, de tels mouvements de soulèvements n'étaient pas étonnants.

Sambuccio n'a pas été entaché d'une réputation sulfureuse et la Corse l'a gardé dans sa mémoire comme un de ces hommes qui ont émaillé l'histoire corse pour la libérer du joug, alors qu'à y bien regarder, tout de même, c'est lui qui appelle Gênes à la rescousse et renforce par là même l'implantation de la Sérénissime dans l'île.

Les Giovannali, eux, s'en sont pris dans leur idéologie à l'ordre religieux et c'est pour cela, en tant que « péchés vivants », qu'ils ont été pourchassés, exterminés avec la plus grande férocité, accusés des pires pratiques sataniques. Arrivés à Alesani, bien que mal vus, ils renforcent leur mouvement,

établissent un *gagliardo presidio*, « une forteresse puissante ». Au XIX<sup>e</sup> siècle, Alexandre Grassi nous parle des ruines de ces *presidos* placées sur une immense roche surplombant le torrent de Pardina. Persécutés, les Giovannali n'hésitent pas à leur tour à martyriser un moine du couvent des mineurs observantins, situé entre Perelli et Novale d'Alesani : le père Vitale de Bonicardo, qui doit à son martyre d'être, par la suite, béatifié. Grassi raconte la légende selon laquelle « un laurier prit naissance là où fut commis le crime, laurier qui se flétrit à certaines époques de l'année pour reverdir le jour anniversaire du martyr<sup>22</sup> ».

Les croisés pontificaux pourchassent sans relâche les Giovannali : « Partout où l'un d'eux était reconnu dans l'île, il était massacré aussitôt sans pitié<sup>23</sup> », relate Casanova. Les derniers Giovannali sont anéantis dans la région de Ghisonni. On raconte qu'un certain Ange avait embrassé l'idéologie giovannole, mais, traqué, il revient un jour avec cinq compagnons et demande à sa sœur de les cacher. La tranquillité ne dure pas longtemps ; ils sont repris et brûlés vifs en même temps que la jeune sœur protectrice, Annonciade. C'est Pâques et la foule assiste à l'incinération des derniers Giovannali qui se tordent sous les flammes qui les embrasent. Pris de miséricorde, un moine entonne alors *Kyrie Eleison, Christe Eleison*, repris par la foule et l'écho des montagnes reprend un profond *Kyrie Eleison, Christe Eleison*, tandis que des colombes s'élèvent du brasier vers les très hauts sommets des montagnes voisines. Depuis ce jour, ces aiguilles répondent au nom de *Kyrie Eleison, Christe Eleison*.

Avoir, de près ou de loin, adhéré au mouvement Giovannali, jetait des familles entières dans l'opprobre. L'histoire suivante

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

accroché dans la chambre de la grand-mère, un portrait du saint. Soudain, un bruit régulier s'impose à son attention, comme un battement sourd, un battement de cœur. Elle cherche d'où viennent ces pulsations et en arrive au cadre qu'elle décroche. Une mouche s'est-elle malencontreusement introduite sous le verre et cherche-t-elle, affolée, à trouver une issue ? Le cadre est défait et aucun insecte n'en sort et pourtant le cœur continue de battre, tel un inexorable métronome du temps, du temps qu'il restait à vivre à la malheureuse grand-mère. Les palpitations se sont tuées avec sa mort. Et depuis, chaque fois que quelqu'un va mourir dans la famille, le cœur se met à battre comme une lamentation prémonitoire.

Notre anthropologue explique que, dans la tradition orale, ce n'est pas l'intellect qui construit le monde et que l'intuition y joue un rôle très important. La Corse est propice à cette transmission de l'oralité parce que, dans l'île, on prend le temps, on contemple, on sent, sans fixer par les mots. Vivre en Corse, c'est voir, percevoir, respirer même, sentir sans contraction du temps et de l'espace, comme la vie d'aujourd'hui nous l'impose en ville, endiguant notre pensée, la formatant même. Le Corse se situe dans une sorte d'inconscient collectif qui fait dire à Carlo Ginzburg : « La ressemblance des contes à travers tout le globe terrestre reste encore aujourd'hui une question décisive non résolue<sup>28</sup>. »

Dans l'île, sans l'exprimer clairement, on comprend qu'on fait partie d'un ensemble avec un système de résonance sur tous les sens, sur la perception et l'intuition qui en forme la synthèse, en donnant une relation différente au monde.

---

25. Mircea ELIADE, *Le chamanisme*, Payot, 1950.

26. *Histoire secrète de la corse, op. cit.*
27. *Visa pour un miroir*, éditions du Rocher, 1998.
28. In *Le Sabbat des sorcières*, Éditions Gallimard, 1992.

# DON JUAN ET LA SQUADRA D'AROZZA

Dans la nuit profonde bruissent des sortes de murmures, peu à peu des formes vacillant sous la lueur des cierges se dessinent, enfin la vision se précise : c'est un enterrement d'un type un peu particulier. Le cortège s'en va vers l'église tout illuminée. Qui enterre-t-on à cette heure ? Qui sont ces gens ? Il s'agit de ce qu'on appelle la « squadra d'Arozza », ou d'Aroda, c'est-à-dire, pense-t-on, d'Hérode qui massacra les innocents.

Lorsqu'on croisait pareil cortège, il fallait se mettre dos au mur pour ne pas risquer d'être accroché par un fantôme ; il fallait aussi, pour repousser tout danger, prendre un couteau dans la bouche... C'était l'enterrement prémonitoire d'une personne du village.

Dans mon enfance, j'ai connu une vieille dame qui avait vu l'enterrement d'une fillette. Éplorée, elle s'était précipitée dans la maison de la famille pour y trouver tout le monde en pleine forme. Elle a raconté et décrit la procession funéraire telle qu'elle l'avait observée et... quelque temps plus tard, le village en grand deuil accompagnait l'enfant à l'église, puis au cimetière.

Les anciens disaient que le cortège n'était pas formé de fantômes, mais de l'esprit des personnes vivantes qui dormaient ou rêvaient dans leur lit. Pour sauver le futur défunt, il fallait, d'un geste héroïque, ouvrir le cercueil et sortir le corps gisant... C'est ainsi que se sauva notre don Juan corse.

Miguel de Leca y Colonna y Manara y Vincentello est le fils de deux nobles corses : Tomaso Manara, de Calvi, et Jéronima

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## ESPRIT, ES-TU LÀ ?

**E**n Corse, lorsqu'un fantôme se manifeste, c'est soit pour prévenir d'une mort prochaine dans la famille ou dans l'entourage, soit pour réclamer quelque chose afin de pouvoir jouir d'une paix éternelle.

Mon grand-oncle m'a raconté qu'un soir, rentrant de chasse, surpris par la nuit, il se perd dans le maquis. Il tente de trouver des repères, de distinguer une quelconque lueur d'habitation à l'horizon, en vain. Il en vient à implorer le Ciel et tous ses saints de l'aider quand, soudain, dans un tournant, il se trouve nez à nez avec une femme dont il ne peut distinguer le visage. Ostensiblement, elle lui fait comprendre qu'il doit la suivre. Bien que peu rassuré, il obtempère, comme mû par une force surnaturelle. Il tente de lui parler mais elle ne répond pas et continue, silencieuse, de marcher d'un bon pas. Ensemble, ils traversent les endroits où le maquis est le plus serré. La nuit épaisse les entoure. Bizarrement, à quelques encablures du village, elle disparaît aussi subitement qu'elle est apparue, sans que jamais il ait pu distinguer ses traits.

Perplexe et même inquiet, il rentre chez lui, au grand soulagement de ses proches. Plus tard, pendant la veillée, chacun tente de trouver qui est ce guide nocturne et bienveillant.

A-t-il seulement pensé à réciter par trois fois la prière d'exorcisme lorsqu'on rencontre un *funzione*, un fantôme !

*O anima maladetta salvati di qui, e démuni u to bisogu*, « Ô âme malheureuse, sauve-toi d'ici et dis-moi de quoi tu as besoin. » Non, il n'y a pas pensé, mais il sent que c'est sa sœur décédée quelque temps plus tôt qui s'est manifestée. Une messe

est dite à son intention.

Se murmurent encore des histoires de maisons hantées.

Dans un village de l'intérieur, une famille ne cesse de se disputer, de se battre même. Un soir, lors d'une discussion très animée, le père veut s'interposer entre ses deux fils. L'un d'eux, après avoir saisi violemment le tisonnier, le lance d'un geste prompt. Ce n'est pas son frère qu'il atteint, mais son père. Le coup est mortel.

Maison maudite, elle se trouve peu à peu dépeuplée et les bruits les plus divers courent sur elle. Elle serait hantée... Dans les années 1960, un groupe de jeunes randonneurs trouve refuge dans la demeure. Aux douze coups de minuit, des cris se font entendre dans la salle, un vacarme impressionnant. Sans réfléchir, un des jeunes gens, plus courageux que les autres, se saisit d'un tison encore bien rougeoyant et le jette vers le fond de la pièce. Ils entendent une voix forte s'exclamer : *O ! che m 'har campu !*, « Oh ! que tu m'as fait du bien ! » À partir de cette fameuse nuit, la maison est redevenue calme. Le mauvais fils, enfin puni, a trouvé le repos et s'en est retourné *ad patres*.

Entre Propriano et Sartène, sur les bords du Rizzanèse, une maison, sinon hantée, du moins maudite, a été léguée à la commune parce que plus personne n'en voulait.

Construite au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est une imposante bâtisse, au cœur du vignoble. Une première fois, elle subit les coups du sort, quand elle est ravagée par une inondation en 1892. Elle est, par la suite, transformée en relais routier mais elle est mise à sac et désertée. Elle est alors le refuge de bandits ; on pense que des crimes y ont été commis. Bref, les bruits les plus infamants courent sur elle. Bientôt, il se murmure que des revenants s'y retrouvent et mènent grand bruit, qu'une dame blanche s'y promène de temps à autre. Peu

impressionnable, un héritier entreprend, un jour, sa restauration. Il n'en vient jamais à bout. Les esprits s'y opposent.

On colporte semblable histoire dans la région de Porticcio.

C'est une belle maison en pierres qui n'a jamais été terminée. Un couple de personnes âgées entreprend d'achever sa construction pour s'y retirer. Malheureusement, ils sont frappés par la mort avant même que les murs ne soient montés. Le neveu qui en hérite décide de terminer les travaux. En vain. L'équipe d'artisans qui y travaille connaît accident sur accident et c'est finalement le neveu qui sombre dans la maladie.

Maudite, la maison reste en l'état jusqu'à ce que la légende perde de son emprise et qu'un jeune couple l'achète. Lorsqu'on en est à la pose du toit, un maçon tombe et se tue. Depuis, plus personne n'en veut ; on se signe même en passant prestement devant.

On parle de manière récurrente de « dames blanches ». Fantômes ? Phénomènes chimiques hallucinatoires ? Sur le continent, on les rencontre plutôt sur les lieux d'un grave accident dont, pense-t-on, elles ont été victimes. En Corse, elles sont plutôt là pour prévenir une mort.

Il y a quelques années, à Cervione, une jeune fille raconte l'émotion qu'elle a eue parce que, sur la route, elle a évité de peu une femme inconnue, tout de blanc vêtue, qui se tenait en plein virage ! Le lendemain, un de ses amis raconte la même rencontre. Mais que fait cette femme en plein milieu d'un virage ? Qui est-elle ? Une semaine plus tard, le jeune homme en question se tue dans un accident de voiture, à cet endroit précis...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Corse.

Mais qui est vraiment cet homme ? Pour le compte de qui fait-il tout cela ? Une nation ? La France lorgne du côté de la Corse et prête main-forte aux Génois. L'Angleterre ? À travers la franc-maçonnerie ? D'après Jean-Marie Ragon de Bettignies, historien de la franc-maçonnerie, Théodore a été initié dans une loge anglaise. Il écrit : « L'histoire du baron de Neuhoff n'est que l'histoire de l'établissement du chef-lieu de notre ordre dans l'île<sup>37</sup>. » Il est à noter que c'est sur un bateau anglais qu'il débarque à Aléria et c'est escorté de vaisseaux anglais qu'il tente de revenir dans son royaume en 1743.

On peut être également troublé par la symbolique de l'ordre de la Délivrance et du titre donné aux fils de comtes et marquis « chevalier de la Clef d'Or ». Cette clef ouvrirait la voie initiatique.

Les statuts de l'ordre de la Délivrance, décrétés à Sartène en septembre 1736, comportent seize articles qui laissent transparaître une parenté avec la franc-maçonnerie. Comme dans toutes les sociétés initiatiques et les ordres de chevalerie, le roi en est le « Grand Maître ». La description de l'habit du chevalier laisse à penser : il est « céleste », autrement dit bleu. Le rituel de réception semble également troublant : le roi, en recevant un chevalier, lui dira, le chevalier étant genoux à terre : « Je vous fais chevalier du noble ordre de la Délivrance. Vous devrez souffrir de nous seul, que nous vous touchions trois fois avec l'épée nue : et vous nous serez obéissant en toute chose jusqu'à la mort. » Ensuite, le chevalier jure sur l'Évangile « Foi et Hommage » et les chevaliers présents le reçoivent et l'embrassent comme un frère. Le chiffre trois fait partie de la tradition ésotérique, comme le baiser de fraternité est symbolique.

Enfin, la description du blason et des armoiries présente bien des similitudes, à bien y regarder, avec la maçonnerie : La croix ou étoile de cet ordre est un champ de sinople avec un ourlet d'argent ou blanc. Les sept pointes de la croix ou étoile et l'anneau par lequel elle est attachée sont d'or ou jaune ; et les sept autres petites pointes, de sable et chargées des armes du roi, blanches ou argent ; et le rebord de la croix jaune d'or. Dans le milieu de la croix est la justice, couleur de chair, représentée par une femme qui a une ceinture d'où pend une feuille de figuier d'or. Elle tient à la main droite une épée d'acier et de la gauche une balance dans un des bassins triangulaires dans laquelle est une tache rouge et dans l'autre une couleur de plomb. Au-dessous de la main qui tient l'épée est un globe d'or, surmonté d'une croix ; et au-dessous de la main qui tient la balance est un triangle d'or au milieu duquel est un T. On retrouve dans les couleurs quatre éléments de la symbolique maçonnique : le rouge et l'orange représentent le feu, le jaune et le blanc l'air, le vert l'eau et, enfin, le noir et le brun, la terre.

Le baron de Neuhoff est-il donc venu en Corse pour le compte de la franc-maçonnerie ? Aucun document officiel, cependant, ne nous autorise, jusque-là, à l'affirmer.

En revanche, Théodore est rose-croix. Et la croix ou étoile à sept branches rappelle l'emblème de cet ordre : la rose à sept pétales.

À peine débarqué en Corse, le baron est acclamé par le chanoine Albertini, grand théologien cabaliste et rose-croix, qui ne recule pas devant l'emphase : « Ce personnage, quel qu'il soit, nous devons l'accepter comme un envoyé du Ciel. Pour moi, je le crois un nouveau Moïse, c'est-à-dire le libérateur d'un peuple, non moins esclave que le peuple juif, libérateur envoyé du ciel car, dans une situation aussi désespérée que la nôtre

aujourd'hui, personne d'autre que le Ciel ne pouvait nous délivrer<sup>38</sup>. »

Quel panégyrique ! D'ailleurs, à Alésani, c'est le chanoine don Joseph Albertini qui, lors du couronnement, présente à Théodore le livre des sacrés Évangiles sur lequel le roi fait le serment d'observer les capitulations. Ils reconnaissent leur appartenance commune à l'ordre des Rose-Croix un jour que Théodore contemple sa bague : une pierre carrée, dure, noire, sertie dans de l'or jaune, avec une croix de Saint-Jean encadrée de quatre roses. Le curé le voit méditer sur le bijou, c'est alors que lui-même sort un médaillon pareillement gravé et avec connivence lui lance : « Je te salue, frère... »

Alors, Théodore de Neuhoff est-il vraiment le bouffon que Gênes donne à croire ? Certes pas. Il jure, lors de son sacre, qu'il n'a « pour objet que le bien général des hommes et, pour guide, la vérité ». Ce sont les paroles d'un philosophe éclairé, intelligent et courageux.

Qui l'a mis à l'avant-scène ? Qui l'a abandonné ?

Il règne huit mois à peine. Au bout de ce temps, il doit partir chercher de nouvelles aides. Par deux fois, il tente de revenir, en vain.

Il meurt à Londres, dans la plus grande misère.

---

35. *Histoire de Théodore I<sup>er</sup>, roi de Corse et l'ordre de la Délivrance*, traduction de Jean-Victor ANGELINI, 1996.

36. Jean-Baptiste NICOLAÏ, *Vive le roi de Corse*, éditions Cynnos et Méditerranée, 1981.

37. In *De la maçonnerie occulte*, Henri Veyrier, 1988.

38. *Les mille et une vies de Théodore de Corse*, éditions Lattès, 2009.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## E.T. EN CORSE

**D**epuis trois ans, tous les soirs à heure fixe, notre mère tendait le doigt vers un endroit du ciel, pointant une boule lumineuse, plus basse, plus large, plus orangée et plus scintillante qu'une étoile, en disant qu'il était encore là ! Qui ? L'engin lumineux... Nous nous moquions et pourtant... il était là, sur une trajectoire de quelques minutes. Qu'en penser ? Des objets volants non identifiés ?...

Le 10 avril 1976, le journal *Le Provençal*, édition de Corse, photo prise la veille à l'appui, raconte : « Les ovnis gardent leur mystère. On en aperçoit quelques-uns dans le ciel de Corse. Il est rare qu'on parvienne à en photographier et pourtant... À Ajaccio, samedi 9 avril, il est 22 h 45, notre photographe, René Esquirol, se trouve avenue Colonna-d'Ornano. Il voit au-dessus de la résidence des Palmiers une étrange lueur orange et violette. Puis un engin qui, dans le silence de la nuit glaciale, plane, s'incline, vire et file vers le nord, disparaissant à une vitesse vertigineuse... »

Un an plus tard, c'est au tour de *Nice-Matin* de publier sur le sujet : « Une boule verte filant sur la Cinarca... Ajaccio. Les témoins sont de bonne foi et n'ont pas eu la berlue. Ils affirment avoir aperçu, dans le ciel voilé de la Corse du Sud, de mystérieux disques lumineux se déplaçant à grande vitesse... Premier phénomène, celui observé dimanche soir à 17 heures dans la région de la Cinarca... M. Louis F., son épouse et l'un de ses enfants font route vers Ajaccio. « Soudain, un disque lumineux apparaît dans le pare-brise de la voiture. Verdâtre, il s'est déplacé à grande vitesse d'est en ouest, c'est-à-dire de la montagne vers la mer. Au bout de quelques instants, il avait

disparu...” Deuxième témoin, un Ajaccien originaire de Cuttoli-Cortiochiato qui revenait lundi (18 avril) vers 21 heures à son village : “J’ai vu, alors que j’étais parvenu à la hauteur de la gare de Mezzavia, un énorme disque rouge rosé à l’aplomb de Cuttoli qui semblait fondre sur le village. Puis il a soudain disparu, comme s’il avait touché la terre...” Ces témoignages viennent s’ajouter à la liste de ceux que nous avons donnés concernant d’éventuels ovnis... »

Ces témoignages ne sont pas uniques. Ils sont des centaines, plus concentrés, sur une région, sur une période de trois, quatre mois, puis l’affaire se tasse et cela revient, quelques années plus tard. Le ciel corse, si l’on en croit les témoignages, est le siège d’un véritable ballet d’ovnis.

Pourquoi ? Qu’en penser ?

Le journaliste Jean-Pierre Chambraud s’est penché sur le sujet ; c’est un témoin digne de foi, qui a relaté son expérience dans un livre<sup>39</sup>. Il a vu, de ses yeux vu.

Une personne, Michel-Ange M., lui affirme dans une lettre avoir assisté à l’atterrissage d’ovnis et, mieux encore, être un « contacté », c’est-à-dire un intermédiaire terrien choisi par les extraterrestres. Encore un mythomane, pense-t-il, un allumé qui fanfaronne, mais autant en avoir le cœur net et date est prise avec lui pour une petite interview. Afin de ne pas être seul à se faire une opinion du personnage, il se rend au rendez-vous accompagné d’un ancien officier de l’Armée de l’air, de deux ingénieurs en électronique, d’un journaliste au *Provençal*, édition corse, de son épouse et de ses deux enfants. Une belle équipée, un peu excitée par l’insolite de l’expédition.

Ils vont donc au village du « contacté », dans la région de Santa-Lucia di Talla et trouvent son humble maison. D’apparence, l’homme n’a rien d’un présomptueux, il est plutôt

réservé et semble dire la vérité : il a vécu quelque chose d'insolite, malgré lui. C'était peut-être lourd à porter, c'est pourquoi il semblait satisfait de faire savoir que des extraterrestres patrouillent dans la région, et qu'ils l'ont contacté. Pourquoi lui ? Mystère.

De quelle manière cela se passe-t-il ? Il a du mal à l'expliquer. C'est comme une transmission de pensée, une sorte de télépathie. En quelle langue ? En corse et en français, comme si c'était par ondes.

Il amène le groupe jusqu'au sommet d'une colline boisée dénudée depuis peu par des coupes de bois, à une vingtaine de minutes du village. Sur le sol, il montre les traces de l'atterrissage d'un ovni, un cercle de huit mètres de diamètre, à l'intérieur duquel l'herbe est couchée dans le sens des aiguilles d'une montre mais pas brûlée. Un élément est troublant : au centre du cercle poussent deux petits arbustes, encore frêles et bas. Or les arbrisseaux sont intacts. Comment ont-ils pu résister au poids d'une soucoupe volante ? Peut-être que sa masse ne pèse rien, ou bien peut-être qu'elle ne s'est pas posée mais qu'elle est restée simplement en suspension.

Michel-Ange précise que ces derniers temps les ovnis atterrissent de l'autre côté, vers les tombeaux. On ne s'arrête pas en si bon chemin, tout le groupe s'y rend. Là, on comprend l'intérêt de l'endroit en découvrant le panorama : d'ici on domine la vallée du Rizzanèse et, plus haut, le golfe de Propriano. C'est là un site privilégié pour un observateur. Amis ou ennemis ? À travers tous les témoignages, on peut déduire qu'ils sont observateurs, certes, impressionnants, certes, mais jamais hostiles. Il semblerait que ce soit plutôt eux qu'on dérange dans leur mission et qu'ils sont parfois obligés de se détourner pour échapper à la curiosité des Terriens.

Il est demandé au « contacté », puisqu'il peut communiquer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# LES GÉANTS

**V**oici une trentaine d'années, un Corse se promène un jour avec son chien sur son terrain envahi par le maquis. Un moment après, il prend conscience qu'il n'a plus vu l'animal depuis un bon moment. Il perçoit alors des aboiements impérieux et lointains. Mais où est-il ? Il tente de le repérer en se dirigeant à l'oreille et soudain il tombe dans une excavation. Les jappements viennent de là. C'est une sorte de grotte comme il en existe tant sur le sol corse. Il faut aller chercher le chien qui, manifestement, semble attirer son maître à un endroit bien précis. Le lieu est obscur et l'homme doit utiliser son briquet pour entrevoir quelque chose. Ce qu'il découvre le laisse rêveur : un entassement d'os, des os d'humains, mais gigantesques, démesurés, des restes de géants... Affolé, notre homme revient à la surface avec son chien et s'empresse dans les jours suivants de débarrasser l'endroit et de tout nettoyer à grands coups de pelle. Ainsi disparaissent des restes qui auraient pu témoigner.

Témoigner de quoi ? Que les légendes perpétuent le souvenir de faits réels et que, donc, l'histoire selon laquelle des Lestrygons avaient mis à mal Ulysse et sa flotte, n'est pas sortie de l'imagination fertile d'Homère. La femme d'Antiphates, le roi, est « aussi haute qu'un mont ». Les pauvres Grecs sont « atterrés » à la vue de ces colosses.

Il a été trouvé à Arrutoli une pierre, sorte de hache, d'un seul bloc de soixante centimètres environ et de dix kilos. Pour la manipuler, on a besoin de ses deux mains. On peut envisager qu'elle convenait à un géant.

Imaginons des humains d'une taille et d'une force hors

normes, capables d'édifier ces blocs monolithiques de plusieurs tonnes qui jonchent l'île. On les a surnommés « peuple des dolmens » et avant de comprendre pourquoi ils ont éprouvé la nécessité d'ériger ces blocs et de les sculpter, on serait satisfait de savoir qui ils étaient. Peut-être ces bergers qu'on évoquait autrefois dans les veillées. On disait qu'ils mesuraient plus de deux mètres.

Quand et comment ces personnes de grande taille dont on dit qu'ils étaient blonds et clairs de peau auraient-ils été ensuite remplacés par des hommes petits et mats ? On parle d'une épidémie qui les aurait décimés. On raconte qu'ils étaient tellement grands qu'une fois à terre, ils ne pouvaient plus se relever, ce qui les obligeait à combattre adossés à un arbre pour parer toute chute définitive.

Le thème du gigantisme est récurrent de régions en régions et les diverses légendes locales font état de découvertes d'os géants, ce qui accrédirait la thèse de la présence de géants à un moment donné de l'histoire corse. Les statues géantes et armées de Corse du Sud en seraient-elles une représentation ? Ces menhirs sont appelés *Paladini*, « image figée dans la pierre<sup>40</sup> ».

Selon le dictionnaire *Robert*, un paladin est un chevalier errant du Moyen Âge, en quête de prouesses et d'actions généreuses. En Corse, ce serait plutôt un paysan digne et travailleur devenu guerrier par la force des choses. Au fil du temps, leur histoire se serait superposée aux chansons de geste.

Les appellations de lieux attribués aux géants ne manquent pas, comme le « cimetière des géants », dans le massif d'Ascu, cet endroit hérissé de monolithes impressionnants. Seuls, peut-on croire, des géants ont pu les manipuler.

Et la « pierre de Levie » a-t-elle un rapport avec cette population ? Il s'agit d'une sorte de grande pierre plate de

quarante kilos, décorée de frises concentriques aux motifs réguliers. Tout autour, des signes bizarres et une fresque représentant une ronde d'oiseaux en pleine ascension avec, plus haut qu'eux, des objets volants (des ovnis ?). Le plus singulier dans ce monument, c'est qu'il n'est pas gravé mais plutôt imprimé, on ne sait par quel procédé, pour traverser les millénaires.

Cette pierre parle peut-être de l'Atlantide, ce continent au-delà des colonnes d'Hercule qui aurait été gouverné, dans la mythologie, par le géant Atlas, ce même Atlas qui fut pétrifié par le regard de Méduse quand Persée, après avoir réussi à décapiter la Gorgone, lui présenta la tête.

Platon relate dans les deux dialogues, le *Timée* et le *Critias*, la mystérieuse disparition de ce continent vers 9 600 avant Jésus-Christ : « Dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit terrible, l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut... » Ce terrible raz-de-marée qui engloutit l'Atlantide jette les survivants sur les mers à la recherche d'une terre accueillante. Certains se seraient implantés en Corse et auraient un rapport avec, entre autres, les Lestrygons, les géants qui s'en prirent à la flotte d'Ulysse à Bonifacio, quand d'autres auraient trouvé refuge dans les îles Canaries – les Guanches seraient leurs descendants –, et d'autres près des Pyrénées, grands ancêtres des Basques.

Il est intéressant de constater des similitudes entre les Guanches, les Basques et les Corses. Louis Napoléon Bonaparte note des ressemblances linguistiques troublantes entre les trois langues qui démontreraient qu'une langue commune aurait préexisté. Enfin, on peut s'interroger sur la fréquence du groupe sanguin O chez ces trois populations, quand on sait que le groupe A prédomine habituellement dans le bassin méditerranéen. Ces points communs tendent à démontrer la plausibilité d'ancêtres communs... Les Atlantes ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trouve son origine et sa fin. Sa glorification<sup>41</sup>. »

La Corse est, depuis la nuit des temps, un pur joyau et ses habitants sont empreints de cette magnifique singularité.

---

41. *La Renfermée, la Corse, op. cit.*

## LA SACRÉE VACHE

**D**ans la région de Sartène, on racontait le soir à la veillée qu'un trésor était caché sous l'autel de l'église de San Polo, ce village pillé, dévasté, incendié par les Barbaresques. Ce trésor hypothétique en perturbait plus d'un à Guincheto, le hameau voisin... Aussi, une nuit de juin, quatre jeunes gens décident de se rendre, en expédition, à sa recherche.

À l'aide de bonnes pelles, ils creusent un peu partout, quand, soudain, ils tombent sur une croix en métal ! Les voilà pris d'une panique mystique. À coup sûr, c'est un signe du Ciel et vouloir s'approprier un trésor qui ne nous appartient pas est sacrilège, autant abandonner les fouilles et même, en guise de confession, aller porter cette croix à monsieur le curé. Aussitôt dit, aussitôt fait, la croix est remise au presbytère. Stupeur générale, quelques jours plus tard, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre : la croix a disparu... Aucun villageois n'aurait été capable d'un tel acte blasphématoire, non, voler la croix ne se peut pas. Les villageois se mobilisent et partent à sa recherche. Et ils la trouvent !...

Elle a miraculeusement réintégré sa place initiale, on la découvre dans le trou qu'avaient creusé les jeunes gens près de l'autel de l'ancienne chapelle. Une procession se forme pour rapporter la sainte croix dans l'église du village où l'on se relaie pour passer la nuit en prière et pour surveiller le saint objet fugueur. Il faut apaiser Dieu qui a ainsi manifesté son courroux de voir convoités ses trésors et, à l'occasion de la Saint-Jean, une vache est offerte. Ce sera une vache sacrée, en somme. Il n'est pas question de la sacrifier comme dans l'Antiquité ; bien au contraire, elle est nourrie et protégée. Elle déambule à sa

guise par les routes et les sentiers du coin, ce qui ne choque pas particulièrement en Corse où les vaches ne sont pas parquées dans un enclos mais vagabondent en liberté totale (un peu moins depuis quelques années). Le sort de notre bovine est fort enviable puisqu'elle n'est pas destinée à la boucherie.

Un matin, pourtant, c'est la révolution dans le hameau : la vache a disparu ! Les uns s'en vont à sa recherche, à travers jardins et maquis, les autres décident de fouiller toutes les maisons et, régulièrement, on se retrouve pour faire le point. À chaque rendez-vous les mines sont sinistres : rien, rien, notre vache est introuvable. Et si on allait visiter la ferme des Mattéi ? Elle est bien loin mais elle fait partie du village. On s'y rend en délégation, mais, bien sûr, pour rien. Non, les fermiers n'ont pas vu la fugueuse. Et la procession, curé en tête, reprend le chemin du retour quand, soudain, une explosion épouvantable les cloue sur place. Ils se retournent et le spectacle qui s'offre à leurs yeux les laisse pantois : la ferme s'est effondrée, ensevelissant ses habitants et, sur une poutre faîtière claqué, comme une accusation, une belle peau de vache !...

La croix a été mise au cimetière et la vache prie pour les pauvres humains au paradis des animaux...

Le choix d'une vache consacrée à Dieu ramène aux commencements. Au panthéon des divinités dans tout le pourtour méditerranéen, le taureau domine, sous toutes ses formes. C'est une entité divine qui a fortement marqué l'imaginaire corse. Il est apparenté au soleil, on l'a vu avec le veau d'or qui apparaît aux solstices en sortant de la pierre et en découvrant des trésors cachés. Rappelons ici la bergère ligure Corsa, avatar d'une déesse oubliée, qui découvre l'île en suivant son taureau.

On retrouve des légendes de taureau en Sardaigne sous la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

acceptent mal de se retrouver esclaves. Alors père, mère et enfants vont demander grâce au souverain qui, fasciné par la fillette, leur accorde la liberté à condition de lui laisser Marthe : elle sera élevée comme une princesse au sein du harem. Jacques-Marie, âgé de soixante-dix ans, ne résiste pas à toutes ces aventures et meurt.

Marthe devient Lalla Daouia, autrement dit Davia en français, ce qui signifie « lumière ». Elle parle couramment un arabe châtié, elle a de l'instruction, et siège au conseil privé du sultan qui lui confie la correspondance avec les souverains européens. Elle entretient avec la reine d'Espagne des échanges privilégiés. Elle est très populaire auprès du peuple marocain. Elle est adulée par le sultan et par son successeur Moulay Sliman qui lui permet de se retirer à Larache auprès de sa mère et de ses frères, commerçants aisés grâce aux protections supérieures. Vincent est envoyé spécial en France, où il finit par s'installer définitivement par s'occuper des relations commerciales entre les deux pays, alors que son autre frère part en Amérique. Davia meurt de la peste à Larache à l'âge de quarante-trois ans.

Fable que tout cela. Le conte de fées est impossible. Elle a bien fait partie du harem, mais elle n'a pas suivi d'études supérieures, celles-ci étaient réservées aux garçons. Elle a, sans doute, été la favorite, bien que le silence le plus total soit imposé sur le fonctionnement du harem et qu'on ne puisse donc émettre que des suppositions. Elle n'a jamais participé aux réunions officielles, qui étaient interdites aux femmes.

La légende vient peut-être d'une déclaration de Napoléon évoquant Davia lors de son exil à Sainte-Hélène : « La sultane, favorite de l'empereur du Maroc, était corse ; son frère vint à Paris proposer au ministre des Relations extérieures de se rendre au Maroc et d'intriguer en faveur des Français. Tout d'abord, je

crus à une escroquerie mais le ministre reconnut la vérité et je donnai 30 000 francs pour cela. Cette négociation a réussi : le chérif a toujours protégé les Français, il nous a rendu service. »

En fait, Davia semble n'avoir jamais connu la Corse même si, à Corbara, certains racontent que des émissaires sont venus trouver une maison et l'aménager en son honneur. Dans le village, on continue à croire au merveilleux destin de la petite Corse, alors que c'est la triste histoire d'une fillette enlevée par des pirates, comme ce fut le cas de bien d'autres Corses.

Plus de soixante familles sont un jour kidnappées par les Barbaresques dans le golfe de Valinco. Parmi elles, Alphonse de Santi, sa femme et leurs deux fils dont un est encore tout petit bébé. Les parents et le plus jeune meurent à Tunis, l'autre enfant est recueilli et élevé au palais du Dey. On lui apprend l'arabe, on le convertit à la religion musulmane. Il devient favori du Dey et, petit à petit, s'immisce dans la politique jusqu'à diriger le gouvernement. Son fils lui succède et prend le nom de Mehemet Bassa-Dey. Des générations de Santi se sont succédé dans les plus hautes fonctions du gouvernement tunisien.

À différents moments cruciaux, lorsque les navires sont en danger, lorsque la tempête se déchaîne, dans la nuit de Noël, on peut entendre des cloches carillonner en pleine mer vers la tour de la Parata. En effet, un jour de grande razzia avec massacre et pillage systématiques, les pirates reprennent la mer avec leur butin, dont les cloches de l'église de Zicavo. Le curé, qui a échappé au massacre, implore le ciel et demande qu'au moins les cloches n'atteignent pas le pays des infidèles. À cet instant précis, la galère des Barbaresques sombre dans les profondeurs de la mer. C'est depuis ce temps-là que les cloches sonnent et résonnent sous l'eau.

Proche du golfe de Roccapina, se trouve la « Cala Barbarini » au nom significatif. En effet, les razzias étaient

redoutables. C'est lors d'un de ces raids que sont, ici aussi, volées les cloches de l'église San Cosimo, proche de Sartène. Les pirates ont kidnappé quelque quatre cents Corses pour les vendre à Alger, à moins que leur famille ne paie cher pour les récupérer. Un Sartenais enlevé à la « Tegghira dei Turchi », le « rocher des Turcs », échappe au sort habituel et, lui aussi, se distingue, sous le nom d'Ali Orsini, à Tunis ; et son fils est proclamé bey de Tunis.

N'empêche que la population corse vivait dans la terreur de ces incursions impitoyables. Tout le long des côtes, un vigile était chargé de surveiller l'horizon marin et de prévenir du danger en soufflant dans le *culumbu* pour permettre aux gens de se mettre à l'abri. Par la suite, la République de Gênes fit consolider les tours déjà existantes, le long des côtes, en construisit d'autres et autorisa le port d'armes pour les habitants vivant à moins de douze milles des côtes. C'est aussi dans une sorte d'exorcisme que le champ de mégalithes a été, ici, baptisé « cimetière des Turcs ».

Un autre Corse enlevé par les Barbaresques a échappé aux affres de l'esclavage et s'est distingué en Afrique du Nord. Pietro Paolo est originaire de Tavera et se voit kidnappé alors qu'il n'est encore qu'un enfant. Il apprend l'arabe, se convertit à l'islam et prend le nom de Hassan Haïd, plus connu sous la dénomination de Hassan Corso. Il entre dans le corps des janissaires et s'illustre par sa pugnacité lors des combats. Il est nommé caïd d'Alger. Il y a cependant des intrigues autour de lui, car il s'est toujours montré cruel. Il meurt torturé mais d'autres Corses entreprennent de le venger.

Bien de ces renégats avaient le mal du pays et lorsqu'à leur tour, ils venaient effectuer des raids sur l'île, ils cherchaient à revoir leurs villages et apportaient des biens à leur famille.

On raconte que Lazzaro, alias Assam Pacha, pris de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# TABLE DES MATIÈRES

Introduction

La tête de Maure

L'hymne corse, ou le Corse et la religion

Ça se corse : origine du nom

Les saints des saints

L'enfant sauvage de Vivario

L'héritage de Méduse

Mémorables pierres

Christophe Colomb

Une secte maudite : les Giovannali

Les chasseurs de l'au-delà

Don Juan et la squadra d'Arozza

Napoléon et la superstition

L'occhju et autres superstitions

Esprit, es-tu là ?

Le comte Léon

Le roi d'un été

Ces drôles d'animaux

La Vierge s'est arrêtée à Pancheraccia

E.T. en Corse

Les géants

L'île aux trésors

La sacrée vache

Le tragique destin de Vannina d'Ornano

Le crâne de Sampiero

Les mille et une nuits

Ugo Colonna, réalité ou fiction

La Corse ésotérique

Sixte V, un pape corse

Orphée et Eurydice en Corse ou la force du destin

Bibliographie

Remerciements



Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2016  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

*Imprimé en France*